

raise habitude: il cessa d'être indiscret et n'eut plus qu'une curiosité raisonnable et permise.

Jacques, à peine âgé de douze ans, eut le malheur de perdre son père et sa mère. Son tuteur lui dit: "Tu n'as rien, mon garçon, il faut songer au travail. Quel métier veux-tu prendre? réfléchis à ton aise, et dis-moi ça dans trois jours."

Le pauvre enfant avait pleuré sans répondre; le lendemain, comme il cherchait tristement, ne trouvant aucune occupation qui pût lui convenir, il vit entrer un homme grand, sec, d'une bonne figure, avec deux yeux brillants sous des sourcils épais.

— M. Rabot est-il présent, demanda cet homme.

— Mon tuteur n'y est pas, répondit Jacques.

— Eh bien! mon ami, dis-lui que j'étais venu pour lui faire mes adieux; je pars demain, je retourne au Canada; les affaires m'y rappellent, et d'ailleurs je m'ennuie sur le pavé des villes.

— Au Canada, monsieur?

— Oui, mon petit, au Canada, en Amérique; on traverse la mer, on arrive à l'embouchure du Saint-Laurent, un beau fleuve qui avalerait tous ceux de France, on débarque et on est à Québec, capitale du Bas-Canada; moi, je vais plus à l'ouest, bien loin dans les bois. Oh! le beau pays, avec ses grands lacs et ses immenses forêts! un peu froid, par exemple; mais tant mieux, plus l'hiver est dur, plus les fourrures sont belles.

— Et qu'est-ce que vous faites dans ce pays-là, monsieur?

— Nous allons à la chasse de toutes sortes de bêtes dont nous vendons la peau; c'est avec ces peaux-là qu'on fait des manchons, les palanines, toutes les fourrures que tu vois aux dames, aux enfants, et à tant d'autres personnes.

— A ce petit récit le cœur de Jacques bondit dans sa poitrine: monter sur un vaisseau, traverser la mer, voir un beau pays et des animaux qu'il ne connaissait pas, aller à la chasse!!! Monsieur, dit-il, voulez-vous m'emmener avec vous? Je serai votre petit domestique, je porterai votre fusil, vous accompagnerai à la chasse; vous me direz le nom des bêtes que vous tuerez, et je serai bien obéissant.

M. Brac, (c'était le nom de ce brave homme) lui tapa doucement sur la joue en le regardant avec bonté, viens, mon enfant, lui dit-il, viens; tu seras mon petit compagnon; et puisque tu es curieux de savoir le nom des bêtes, tu apprendras aussi leurs habitudes, ce qui est bien plus intéressant. M. Rabot rentra, et l'affaire s'étant conclue, Jacques partit le lendemain avec le voyageur.

Ils arrivèrent heureusement au Canada. Là, notre jeune garçon ouvrait de grands yeux et de grandes oreilles pour ne rien perdre de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait. M. Brac et ses camarades, y compris le petit Jacques, s'étaient installés au milieu d'une immense forêt, dans une maison faite avec des troncs d'arbres et de la mousse.

— Bonne nouvelle, dit-il un soir en rentrant, nous avons dans le voisinage une colonie de *Castors*. J'en ai vu trois tout-à-l'heure.

— Comment? vous en avez vu trois, et vous revenez les mains vides, s'écrie un de ses compagnons!

— Ma foi, oui, je les ai tenus au bout de mon fusil, mais je n'ai pas voulu tirer et vous auriez fait comme moi: trois jolis petits qui folichonnaient dans l'eau en se culbutant les uns les autres avec tant de gentillesse; c'était un véritable plaisir de les voir. Et puis d'ailleurs, en tirant sur eux, j'aurais effarouché les autres c'aurait été une grande faute; les *castors* deviennent rares, on n'en trouve plus dans l'Est. Pourquoi les chasser d'ici; nous voilà au mois d'août, leurs cabanes sont probablement terminées et si l'endroit leur convient, la colonie s'y fixera.

— Je ne crois plus guère que les *castors* fassent des établissements comme ils en construisaient autrefois, dit le vieux John: on les a trop chassés.

Jacques s'approche du vieux trappeur et lui demande ce qu'il veut dire, et quel est l'animal dont parle M. Brac.

— Mon garçon, répondit John, les *castors* sont des bêtes à quatre pattes, et sont de la grosseur d'un blaireau, mais d'une tout autre forme; tu les verras plus tard. Ils vivent en société dans des espèces de villages qu'ils se bâtissent dans l'eau et où chaque maisonnette contient plusieurs familles; chacun travaille

à la construction de son logis, rien n'est plus juste: mais comme les *castors* passent la moitié du temps au bain, il leur faut une rivière assez profonde pour qu'elle ne gèle pas jusqu'au fond, et qu'il y ait assez d'eau sous la glace pour qu'ils puissent se baigner en hiver; il ne faut pas non plus que ce soit un fleuve qui grossisse tout à coup à la façon des torrents, parce que les *castors* ont besoin de respirer l'air comme nous, et le dernier étage de leur maison ne doit pas être inondé. Ainsi donc, jamais à sec, et jamais submergé, c'est la condition indispensable de leur établissement.

Le meilleur moyen d'avoir une rivière aussi convenable, c'est de l'arranger soi-même, et c'est ce que font les *castors*. Ils choisissent un endroit où il n'y a pas beaucoup d'eau, puis ils font un barrage d'un bord de la rivière à l'autre; l'eau s'arrête et monte nécessairement jusqu'à la hauteur de ce barrage. Cela forme un lac dont le trop plein s'échappe par deux ou trois ouvertures, pratiquées à la chaussée; les *castors* ont soin d'élargir les ouvertures si la rivière grandit et de les rétrécir lorsqu'elle vient à diminuer. Mais si déjà la construction d'une cabane exige le concours de plusieurs *castors*, tu conçois qu'un barrage qui a parfois cent pieds de longueur sur douze d'épaisseur à la base, nécessite le concours de tous ceux de la colonie.

C'est pendant les mois de juin et de juillet qu'ils se rassemblent; ils arrivent alors de différents côtés, quelquefois au nombre de deux ou trois cents; ils cherchent un endroit convenable et quand ils l'ont trouvé, ils se mettent à la besogne. "Notre rivière est bien rapide, et je les ai vu d'habitude préférer des eaux plus calmes pour s'y établir; j'y serais allé ce soir, si j'étais moins fatigué, mais je passerai par là demain matin."

(A continuer.)

## DECORATION DE L'EGLISE ST. PATRICE.

On nous communique cette note sur le nouvel autel de St. Patrice; nous nous empressons de la donner à nos lecteurs.

Dans un pays aussi catholique que le Bas-Canada, et des villes aussi importantes que Montréal et Québec, jusqu'à présent on n'avait encore pu compléter la décoration des Eglises bâties dans le style gothique. Nous avons, il est vrai, plusieurs belles constructions copiées sur le style gothique du XIIIe siècle, en particulier St. Patrice, St. Jacques et St. Pierre, mais jusqu'ici la décoration intérieure n'avait pu être finie suivant les données traditionnelles.

Le Rév. Messire Dowd, prêtre du séminaire de St. Sulpice, directeur de la congrégation de St. Patrice, a compris l'importance d'une pareille œuvre. Après avoir fait appel à la générosité des Irlandais catholiques, appel qui a été entendu, il a confié la décoration de son Eglise aux jeunes Canadiens, messieurs Perrault, Paré et Ouellet, qui, depuis bientôt trois ans, ont travaillé dans ce genre à la cathédrale de Toronto, sous la direction de monsieur l'abbé Philbert dont le talent compte vingt ans d'expérience.

Ces messieurs viennent de terminer le grand autel de l'Eglise St. Patrice. Voici qui pourra donner une idée du beau travail qu'ils ont accompli.

L'Autel est placé au fond du chœur qui est dans la forme des *apsides* du XIIIe siècle, c'est-à-dire un demi octogone dont chaque côté a 14 pieds de largeur.

Cet autel se développe dans cet espace, c'est-à-dire, sur une largeur de 41 pieds sur 60 de hauteur. La 1ère partie est le tombeau formé par une suite de huit niches ayant chacune une statuette. Le tout est peint couleur